

JACQUES DECOUR

*Philisterburg*



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2023

*Ces notes sur un séjour en Prusse sont déjà un peu anciennes. Mais leur conclusion n'a malheureusement pas perdu son actualité. Elle se résume ainsi : le "rapprochement franco-allemand" est actuellement impossible, mais des concessions à l'Allemagne sont nécessaires.*

*Ces notes, rédigées sans le moindre souci des conséquences, n'ont rien d'un reportage. Elles ne recherchent pas l'objectivité, mais l'impartialité.*

*Philisterburg n'est pas l'Allemagne, pas plus que Lyon n'est la France. Tous ceux qui céderont, à propos de mes remarques, au démon de la généralisation, ne s'en prendront qu'à eux-mêmes.*

Juillet 1932

Le présent ouvrage a paru pour la première fois aux éditions Gallimard à Paris en 1932.

En 2003, il connaît une nouvelle édition, parue chez Farrago et Léo Scheer, où il est suivi du texte "Goethe et la jeunesse allemande", initialement paru en 1932 dans la livraison d'avril de la revue *Les Annales*, sous le pseudonyme de Daniel Pascal. Ce texte est repris dans la présente édition. Nous avons également ajouté en annexe la dernière lettre de Jacques Decour, signée de son vrai nom Daniel Decourdemanche, à ses parents, extraite de *Comme je vous en donne l'exemple*, ensemble de textes de l'auteur présenté par Aragon et paru en 1945 aux éditions Sociales à Paris.

© Éditions Allia, Paris, 2023, pour la présente édition.

## Prélude

*Dans le train de Paris à Philisterburg.  
Octobre 1930.*

NOUS avons quitté Paris de bonne heure. Le train semble plein de messieurs importants et graves, qui vont “brasser des affaires” à Berlin. Ils ont conscience de leur importance : ils plissent le front, ils échangent à voix basse des renseignements confidentiels, ils feuilletent des bilans de sociétés, ils ont un soupir amer au mot de désarmement.

J’ai deux de ces messieurs dans mon compartiment, ou plutôt, c’est moi qui suis dans le leur. L’un porte une belle paire de lunettes d’écaille et l’autre une belle paire de moustaches en bataille. Au début, ils m’ont toisé. Mais je les intéresse moins qu’eux-mêmes ; et ils se sont remis à jongler en paroles avec les millions des deux hémisphères.

Après les usines crasseuses, on découvre des campagnes molles et fraîches. Je tire un petit livre allemand et je commence à le lire. Cette brochure fascine immédiatement mes deux voisins. Je sens qu’ils brûlent d’envie de lier conversation. L’homme aux moustaches me lance un bon coup de pied dans la jambe et s’empresse de s’excuser ; l’autre ouvre un étui à cigarettes et m’en offre avec un sourire paternel. Lui-même allume un cigare et me demande, en se renversant en arrière et en me soufflant au nez sa fumée âcre, si je vais en Allemagne. Je dis que j’y vais. Et... à quel titre, si l’on n’est pas indiscret ? À titre d’assistant dans un lycée. Assistant ? Oui, on donne des leçons

de français. Ah! Très curieux! Très intéressant! Tout à fait intéressant! L'échange intellectuel des peuples! Le rapprochement franco-allemand! Mais avons-nous aussi de jeunes Boches dans nos lycées? – Oui, il y a des assistants allemands.

L'homme aux moustaches secoue de ses vêtements la cendre de cigare qu'il y a fait tomber dans son excitation. L'autre médite. On dirait, si peu vraisemblable que ce soit, qu'il a une pensée dans la tête; et soudain il prononce à voix presque basse :

– Jeune homme, vous partez en Allemagne; vous avez une mission à remplir. Une mission sacrée! Sitôt la frontière franchie, vous serez un des ambassadeurs de notre pays. Montrez-vous digne de ce rôle! Partez là-bas comme nos Pères Blancs partent chez les sauvages, allez y porter la bonne parole!

– N'exagérez pas mon importance. C'est une chose infime que le travail de propagande dont un pion est capable, c'est une goutte d'eau.

– C'est avec des gouttes d'eau que nous formerons la mer qui noiera l'ignorance des choses françaises en Allemagne!

Mon vibrant interlocuteur n'est pas député, mais banquier. Aussi a-t-il le sens des réalités :

– Il y a un fait patent : les Allemands ont perdu la guerre. C'est eux qui l'avaient déclarée : qu'ils en supportent les conséquences. Il y a, en ce moment, une bande d'agitateurs qui réclament à haute voix la révision des traités, des colonies, de nouvelles frontières, que sais-je? Il ne faut rien leur donner! *Ils n'auront rien!* On connaît le système : ils en réclameraient toujours davantage. Quant aux paiements, il n'est pas question de les diminuer : que deviendrait la finance

internationale? Et ne sait-on pas que c'est grâce à elle que le monde marche? Si les Allemands manquent d'argent, eh bien! nous leur en prêterons.

– Avec intérêts! ajoute l'autre.

Il part d'un rire gras, avale la fumée de son cigare, s'étrangle, est saisi d'une longue quinte de toux, et doit enfin essuyer ses yeux pleins de larmes. Son voisin s'est contenté de ricaner; moi, je regarde le paysage.

La conversation reprend sur le même thème, avec des variations. J'écoute et j'acquiesce, l'air attentif et intéressé. Je voudrais pouvoir photographier mes interlocuteurs.

Ces messieurs ne vont pas à Berlin, mais à Liège. Avant de me quitter, ils me font bien des amabilités et des recommandations :

- Ne vous faites pas avaler par les Casques d'Acier!
- Faites-leur la leçon!
- Pas de révision!
- La sécurité avant le désarmement!

Ils ont fait leur devoir, leur devoir de banquiers et de Français. Ils me serrent énergiquement la main et s'en vont, sûrs et contents d'eux-mêmes.

Je n'ai pas été longtemps seul. Un homme d'une trentaine d'années, cheveux collés, grosses lunettes, col très bas, cravate énorme, est venu s'asseoir en face de moi. Au bout de deux minutes, il tire de sa poche des feuillets imprimés sur lesquels il inscrit des corrections au crayon bleu. Décidément mes compagnons de voyage semblent attacher du prix à mon opinion! J'en suis tout fier; je me rengorge. Celui-ci pourtant, moins familier que les précédents, ne désire pas entrer en conversation. Il préfère m'écraser de la supériorité qu'il se donne, me dominer de son arrogance de

journailleur. Mais, comme il importe tout de même que je sois mis au courant de ses talents, il quitte le compartiment sous prétexte d'aller au wagon-restaurant et abandonne sur la tablette ses précieuses épreuves.

D'abord, je me promets de ne pas les regarder. Que me veut la prose de ce niais efféminé? Je fixe résolument les usines essoufflées, les églises vermoulues, les cimetières effeuillés que nous frôlons. Mais les papiers sont toujours là; je m'aperçois que je n'ai pensé qu'à eux; et soudain, sans chercher d'excuse pour ma faiblesse, j'y jette les yeux. Cela s'intitule: *Lettre aux Allemands*, et ressemble à une profession de foi. Il y est aussi, en un sens, question de rapprochement franco-allemand. Voici à peu près ce que j'ai pu lire: "L'Humanité est sous le signe de la paix. L'esprit international remplace l'esprit national. Plus de frontières, elles offusquent l'esprit souverain. Plus de nations! Je ne suis pas Français, je me moque de la France, je me suis naturalisé Européen.

"Allemands! Nous sommes partis en guerre contre la guerre. Ne souffrons pas plus longtemps des fautes de nos aînés.

"Franchissons le Rhin, frontière détrônée, en cohortes pacifiques. Unissons nos deux forces en une force plus grande. Créons, par la fusion de la culture latine et de la culture germanique, la plus sublime race d'esprits, créons la culture européenne."

Je n'en ai pas lu davantage – mais peut-être était-ce la fin du morceau? Il m'a semblé que cela suffisait. Quand l'auteur est revenu du wagon-restaurant, il a scruté l'expression de mon visage, mais, j'ai pris l'air encore plus bête que d'habitude. Alors il a enfermé ses épreuves dans son portefeuille, mais il a ouvert un

livre dont il m'a d'abord caché le titre pour exciter ma curiosité et qu'il m'a laissé lire ensuite.

J'ai d'ailleurs oublié ce que c'était.

Il ne s'est rien passé d'autre pendant le reste du voyage. Nous n'avons pas échangé une parole. Je suis descendu, dans la nuit noire, à Philisterburg, en laissant le jeune Européen occupé à se curer les ongles.

*Philisterburg, 14 octobre 1930.*

PHILISTERBURG est une ville de trois cent mille habitants, située au nord-ouest de la Prusse, du côté de la Silésie. Cathédrale gothique, betteraves, statue de Luther, étalons, poux de sacristie. Spécialités : coton, matraques, chocolat, casques d'acier, etc. Ancienne citadelle démantelée par le traité de Versailles et remplacée par des jardins publics. Grands hommes nés à Philisterburg : néant.

Je copie ces notes à la hâte et sans ordre dans le *Bædeker*. Je n'ai encore rien vu de Philisterburg : j'écris dans ma chambre d'hôtel sur la place de la gare. Sur la fiche de police, je me suis inscrit comme "professeur d'échange", car, moi aussi, j'ai mes petites satisfactions de vanité.

Maintenant, il pleut doucement. Les tramways tournent le coin en grinçant, et les autos, de lourdes guimbardes disgracieuses, lancent leur cri sourd et nostalgique. Sous le porche de la gare, les porteurs graves et casquettés sont transis de froid. Au milieu de la place, un agent se tient raide et obtus, avec son casque monumental de cuir bouilli et ses bottes courtes destinées aux fesses communistes. Il passe une auto toutes les minutes : le policier pivote sur ses talons, étend les bras comme un sémaphore, et l'auto passe devant lui. Je vois cela de ma fenêtre d'hôtel mouillée de pluie, installé devant un café au lait, ou plutôt devant une chicorée au lait.

Je suis encore tout épuisé à cause de ma nuit, qui a été dramatique. Je me suis senti résolument Français en présence d'un drap qui ne bordait pas, installation qui ravit les Prussiens. Le lit, au surplus, ne valait pas mieux qu'une table d'opération, et l'on n'y dormait pas aussi bien. Je supporte le billard quand il s'agit d'y jouer un quart d'heure, je trouve déplaisant d'y coucher toute une nuit. J'ai dû, en outre, organiser de constantes poursuites à la recherche de cette sorte de sac bourré de plumes que les gens d'ici voudraient faire passer pour un drap, ou peut-être une couverture : cet objet, qui n'est pas plus large que le lit et s'envole au moindre geste, joue le plus souvent le rôle de carpette.

Il est dix heures. Je vais aller voir le directeur du lycée et chercher un logis.

*14 octobre (10 h du soir).*

J'ai vu le directeur. C'est un homme d'une soixantaine d'années, qui a une tête de moins que moi, pas de cheveux, une figure osseuse couverte d'une barbe grise de trois jours. Un costume à carreaux gris crasse, avec des pantalons trop longs qui tombent sur des bottines à élastiques. C'est l'homme le plus agité que j'ai vu. Je l'ai attendu trois quarts d'heure sur un sofa défoncé, dans son bureau ; sur le mur, les portraits à l'huile des anciens directeurs de l'établissement : mines de cuistres habitués à manier le fouet et la gaule ; sur sa table gigantesque, un monceau de lettres, de cahiers, de livres, dans un désordre complet.

Le docteur Bär est entré brusquement, s'est rué sur moi la main tendue, en disant : "Comment ça va, à Paris?"

C'est un homme très fatigant. Il a la maladie de se donner de l'importance et d'en donner par voie de conséquence à tout ce dont il s'occupe. Il a une mâchoire extrêmement souple à la Grock ; dès qu'il a une question à résoudre, il saisit son menton à poils gris dans sa main droite et fait les cent pas dans la pièce, le coude en avant. Ses dents sont ce qu'il a de plus pénible à montrer : il a deux incisives fausses qui se sont détachées des gencives et ne doivent tenir que par un élastique ; quand il parle, on les voit monter et descendre. À cause de ses dents mobiles, il n'est pas maître de sa salive ; et, souvent, au milieu d'une belle période, elle tombe en un long filament sur le revers de sa veste.

Le D<sup>r</sup> Bär m'a gardé pendant deux heures. Au bout de cinq minutes, j'ai vu qu'il ne savait guère d'autres mots français que ceux par lesquels il m'a salué en entrant : "Comment ça va, à Paris?"

Il a été bienveillant, paternel, mais très bavard. Il dirige deux lycées à la fois, et donne, par surcroît, environ douze heures de cours par semaine ; il enseigne l'allemand, le latin, le grec, le français, les mathématiques et surtout la religion. C'est un homme universel : il peut bavarder sur tout. Il m'a aussi beaucoup questionné sur moi-même. Il voulait savoir quelles études j'ai faites et quelle est mon idée du professorat. Il a été stupéfait d'apprendre que je ne suis pas spécialisé à la fois dans l'histoire naturelle, le latin et la gymnastique ; en Allemagne, chaque professeur est obligé

d'enseigner trois matières différentes. Quant au métier, c'est pour lui un sacerdoce, c'est une des plus belles professions qui soient : élever la jeunesse, former des hommes, montrer aux adolescents les voies du vrai et du bien, pour qu'ils sachent se diriger dans la vie et accomplissent notre mission sur terre, qui est d'être des individualités morales.

Ainsi, je sais tout de suite à qui j'ai affaire et de quelle corde il faut jouer pour toucher le D<sup>r</sup> Bär.

Il a été intarissable sur ce sujet. Pendant qu'il parlait, à onze heures, une longue sonnerie a fonctionné dans tout le lycée : c'était le signal de la récréation.

Les écoliers d'ici ont cinq heures de classe par jour, de huit à treize, et pas de jeudi. Je les ai vus par la fenêtre du directeur. Les petits m'ont paru comme chez nous, ils ont les mêmes jeux, la même vivacité, la même joie. Mais les plus âgés ne jouent pas ; ils se promènent lentement, la mine grave, en de sévères entretiens. Ils ressemblent à des juges qui délibèrent, ou à des pingouins. Ce qui est certain, c'est qu'ils se donnent de l'importance.

Le directeur me les a montrés d'un geste de semeur :

– Tenez, voilà ma vie ! Voilà notre vie ! Voilà notre apostolat. Il n'y a rien au monde de plus beau que d'élever la jeunesse. Une tâche sacrée, une tâche noble, grave, et nécessaire. Je le dis souvent : dans l'État, les éducateurs ne sont pas moins responsables que les représentants de la nation. Ils sont, eux aussi, les représentants de la nation, qui les délègue pour aider ses forces à venir à l'ascension vers l'idéal moral... Mais tout le monde ne peut pas élever la jeunesse. Il ne suffit pas de talent ni de savoir, il faut de l'amour !

“L'amour de la jeunesse, première qualité du pédagogue. Qu'on n'entende plus de ces expressions méprisantes qui déchirent les oreilles d'un homme digne de ce nom : ‘*Schülermaterial!*’<sup>1</sup>.”

“Non, je le dis souvent : la jeunesse vaut mieux que sa réputation... Et les règles du directeur d'âmes qu'est un professeur sont aimer, aider, connaître et comprendre.”

J'ai écouté sans un mouvement cette instructive harangue. Tout mouvement eût, d'ailleurs, été inutile. Quand le D<sup>r</sup> Bär est parti, on ne l'arrête plus.

Il m'a enfin rendu aux rues de Philisterburg. Il ne m'a donné aucun renseignement sur mes occupations futures.

Je suis seulement convoqué pour après-demain lundi, à huit heures.

La ville n'est pas belle, du moins à mon goût. Les maisons sont peintes en vert, brun ou rose, et le plus souvent en lie-de-vin. Pas de contrevents aux fenêtres, mais des cactées et des géraniums poussiéreux. Je n'ai pas vu une seule maison du Moyen Âge, comme je m'y attendais. Il y en avait autrefois, mais on les a brûlées, paraît-il. On les a remplacées par des bâtisses plus récentes. Les gens du métier disent qu'elles sont du style baroque, mais, j'ai eu peine à comprendre, en les voyant, qu'on puisse appeler ça un style. Sur la place du marché, j'ai surtout admiré une vieille fontaine “de l'époque”, un bar automatique dernier modèle et quelques “maisons de patriciens”.

1. Intraduisible. C'est considérer les élèves comme une masse amorphe et inerte, comme du matériel, au même titre que bancs et tableaux noirs.



Patriciens de la betterave, du coton à reprendre et des rince-bouteilles ! L'une de ces maisons a d'ailleurs été transformée en banque, ce qui est normal. Mais une autre abrite une pharmacie, ce qui en dit long sur la situation sociale des pharmaciens dans cette ville. J'ai voulu voir cet homme riche. Il m'a vendu une minuscule fiole de teinture d'iode pour six francs. Il est d'une suprême distinction d'allures et de langage, et beaucoup mieux habillé que le D<sup>r</sup> Bär.

En face, il y a l'hôtel de ville, d'un beau style philistobourgeois. Les couleurs en font toute l'originalité : haricot rouge et sang coagulé.

Il était midi et demi et j'ai cherché un restaurant. La brasserie où je suis entré était vide. On m'y a servi de la mauvaise bière très coûteuse et un repas médiocre très bon marché. Un bouillon grasieux, de la viande nerveuse, des pommes de terre à l'eau à la place de pain, un petit cône de gélatine élastique en guise de dessert.

L'*Oberkellner* (tout le monde l'appelle avec respect *Herr Ober*, même dans le plus minuscule caboulot) a daigné converser avec moi. Nous avons parlé de la crise, du temps qu'il ferait, de la crise, du nageur Rademacher, de la crise, du lycée où je vais travailler, et qui est le meilleur de la ville, de l'avarice des consommateurs, et aussi de la crise.

Pas un instant je n'ai pensé que ce gros homme solennel qui suait lugubrement pouvait, en me parlant si gracieusement, n'avoir en vue que le pourboire. Et, en effet, le pourboire était porté d'avance sur la note. Voilà qui préserve sagement la dignité prussienne. Les gens d'ici sont, au moins sur ce point, plus fidèles que les Français aux principes de la déclaration des

droits de l'homme<sup>1</sup>. J'en parlerai au D<sup>r</sup> Bär pour qu'il me fasse un sermon.

*Le lendemain.*

Je me suis arrêté hier, parce que je ne pouvais plus résister au sommeil. Maintenant que, de nouveau, une journée s'est écoulée, je me sens de plus en plus sous l'influence prussienne. Je viens de relire ce que j'ai noté hier soir et cela m'a inspiré beaucoup de mépris. Lu par un Prussien, cela représenterait un document typique de ce que, je le sens, on appelle ici le caractère français. Je ne veux pas faire la comparaison des deux "caractères" (s'il n'est pas absurde de faire de pareilles abstractions) ; mais la figure que je me suis donnée hier est déjà très loin de moi. C'est le Français qui, dans tous ses voyages, reste Français. Il ne comprend pas grand-chose, parce qu'il ne veut pas chercher à comprendre, il juge de tout au nom d'un idéal, d'un canon (ainsi les Allemands reprochent à nos classiques leur "dogmatisme"), il rit de tout parce qu'il en juge trop vite. La plus grande intelligence, dit Larbaud, est de ne rien trouver ridicule. *Mea culpa*.

Ce personnage, je me le suis joué sciemment. Car il y a Goethe, l'homme qui veut embrasser d'un seul regard tous les éléments opposés de l'univers, l'homme

1. Inutile d'ajouter que c'est une impression du premier jour et superficielle. Je ne mets pas de majuscules, parce qu'une chose grande par elle-même peut s'en passer. Les Allemands, qui ont bien plus de *respect* que nous, ignorent cette distinction et mettent des majuscules à tous les substantifs.